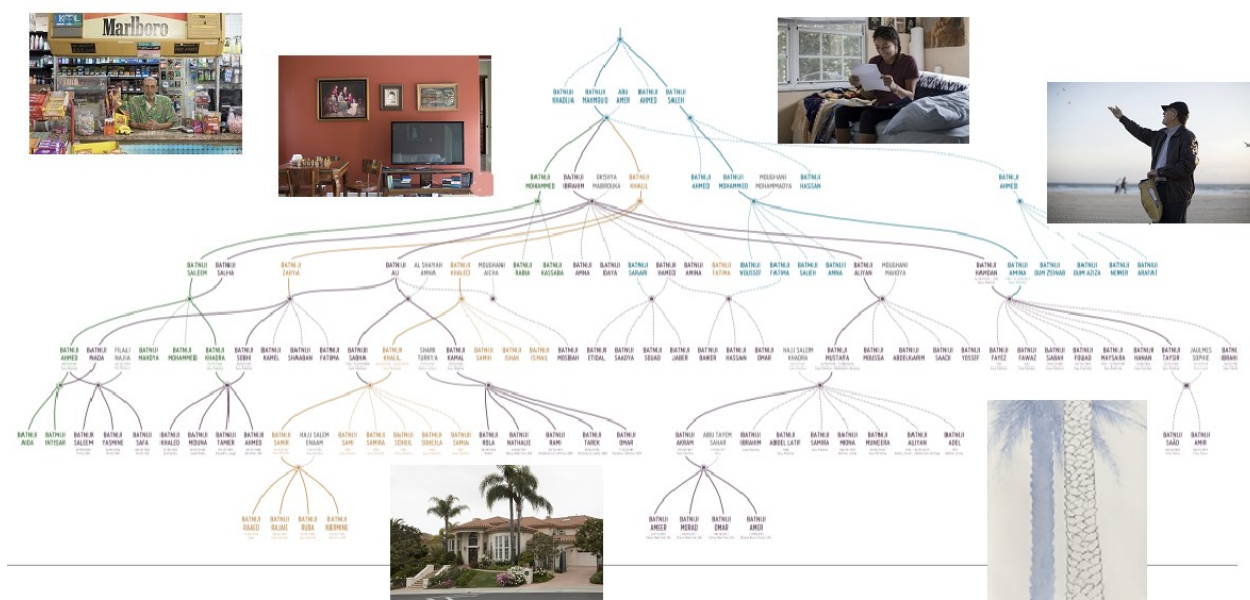


Lauréat de la commande photographique « Immersion » créée par la Fondation d'entreprise Hermès et l'Aperture Foundation, l'artiste Taysir Batniji est parti à la rencontre de ses cousins et leurs familles installés depuis des décennies aux Etats-Unis. Le jeu de miroirs qui résulte de cette résidence peu commune est au coeur de l'exposition consacré à Taysir Batniji aux Rencontres d'Arles dans la séquence America Great Again !

Taysir Batniji : Transports photographiques

Les cousins gazaouis d'Amérique



Dans un rêve un ami venait de très loin pour me voir, et dans le rêve je lui demandais :
 « Est-ce que tu es venu par photographie ou par train ? »
 Toutes les photographies sont une forme de transport et l'expression d'une absence.

– John Berger, *Le septième homme*, 1975

Dans son art comme dans sa vie, Taysir Batniji est passé maître de l'entre-deux. Né dans un quartier populaire de Gaza-ville en 1966, diplômé en arts plastiques en Cisjordanie sur fond de la première Intifada, venu en France en 1995 avec une bourse d'études aux Beaux-Arts de Bourges, il finit par s'installer à Paris en 2006 après une décennie d'allers-retours et face à l'impossibilité de rentrer à Gaza à cause du siège israélien. Chemin faisant, le peintre devient artiste multimédia, s'appropriant tour à tour l'assemblage, l'installation, la performance, la photographie ou la vidéo dans un souci permanent de trouver les formes qui correspondent le plus à ses thèmes de prédilection : les absences, les traces, les déplacements, les frontières.

Ses cousins, eux, ont suivi d'autres chemins. Les aînés, Sobhi, Kamal et Samir, sont partis dès les années 60 faire des études de médecine dans d'autres pays arabes. Kamal sera le premier à venir aux Etats-Unis, suivi de Sobhi et Samir, tandis que leur petit-cousin Akram arrivera en 1994 après ses études de médecine en Allemagne. Quant à Ahmed, il vit quelque temps à Beyrouth et à Abou Dhabi, puis s'établit en Californie avant de déménager à West Palm Beach, dans la Floride, où il tient une supérette.

Hospitalité oblige, il était impensable que Taysir Batniji loge ailleurs que chez ses cousins. De ce fait, son « immersion » constituait en elle-même un entre-deux, où l'artiste était à la fois membre de famille et observateur, les retrouvailles se doublaient de voyages de repérage et les discussions de soir se terminaient en interviews enregistrées. « *Il n'y avait aucune frontière, j'étais tout le temps là* », rappelle-t-il. « *Même quand je dormais, je pensais à mon projet.* » Sans oublier l'isolement à l'américaine, qu'il soit en Floride, où la supérette d'Ahmed se trouve dans un quartier chaud de West Palm Beach et ce dernier l'interdit de se promener seul avec son matériel, ou dans les « résidences sécurisées » de ses cousins californiens, où il faut une autorisation pour entrer et sortir et une voiture pour se déplacer.

Dans *Home Away from Home* (un chez-soi loin de chez soi), la multiplicité d'expériences et de souvenirs échangés/observés lors de ces visites intenses s'expriment comme il se doit sous des formes multiples : des ensembles de photos donnant à voir les cousins d'Amérique tout en traduisant le regard complexe de l'artiste-cousin de Paris, des entretiens des uns et le journal de bord de l'autre, mais aussi d'anciennes photos de famille et des documents administratifs précieusement conservés par les cousins. Sans oublier des dessins de l'artiste évoquant de situations vécues, rêvées ou inventées en guise de lien entre le passé à Gaza et le présent aux Etats-Unis.

Que voit Taysir Batniji dans ce jeu de miroirs ?

Tout d'abord, les rémanences du passé à Gaza. Comme des revenants, ces cousins aujourd'hui si ressemblants à leurs parents dans leurs gestes ou leur voix « *ont réveillé en moi des images, des situations, des séquences de ma vie tellement enfouies qu'elles sont remontées par un simple contact avec une phrase, quelque chose que j'ai vu en marchant ou entendu à côté.* »

En même temps, poursuit-il, « *J'imaginai ma situation ici, à Paris, la comparais à la leur. Je leur ai demandé comment ils se voient, Américains ou Palestiniens ? La réponse était sans ambiguïté : ils sont d'origine palestinienne mais c'était leur première vie. Aujourd'hui ils se considèrent, se pensent comme Américains. Tout en restant attachés à cette origine, ne serait-ce que d'une façon un peu formelle : la cuisine 100 % palestinienne, des images de la Palestine ou des sourates du Coran au mur.* »

En effet, son entre-deux à lui est différent : « *Pour être Français, j'ai besoin de me sentir Palestinien. Quand j'allais là-bas chaque année, Paris me manquait. J'avais envie de voir la ville, d'entendre le français. Et au bout d'une année à Paris, c'était l'inverse, je voulais voir Gaza, entendre l'arabe, manger la cuisine palestinienne, aller à la plage.* »

Dans ce sens, souligne Taysir Batniji, « *Home Away from Home, avant toute connotation géographique ou politique, relève de l'humain.* »

– Miriam Rosen

À LIRE : Taysir Batniji, *Home Away from Home*, coédition Aperture / Fondation d'entreprise Hermès, 2018, 65 €, 196 p.

À VOIR : Taysir Batniji, *Gaza to America, Home Away from Home* (avec une sélection d'autres projets réalisés entre 1999 et 2010)

Chapelle Saint-Martin-du-Méjean, Arles

2 juillet – 23 septembre 2018

Une version abrégée de ce texte a été publiée dans *Fisheye Magazine* n° 31, juillet-août 2018. Tous les visuels (photos, dessin, arbre généalogique) © Taysir Batniji, courtesy de l'artiste.